

LA TRADUCTION EN LANGUES ETRANGÈRES APPLIQUÉES: COMPÉTENCES ET POLYVALENCE

BÉNÉDICTE DE BURON-BRUN

Maître de Conférence

Université de Pau et des Pays de l'Adour, France

LE „MAÎTRE”

En s'inscrivant dans la filière L.E.A. nos étudiants apprenants traducteurs attendent de leurs enseignants qu'ils reflètent l'image du „maître” si cher à Platon et si ancré dans la didactique française. Le „maître” a toutes les qualités: habile pédagogue, puits de science, travailleur acharné, fin connaisseur des rouages des langues, technicien hors pair et toujours humble à la tâche. Ses compétences sont multiples, théorique et pratique – l'enseignant est souvent traducteur de métier – connaissances culturelles et interculturelles, connaissances scientifiques et linguistiques. Voilà pour l'image d'Epinal, la réalité peut s'avérer être bien différente. Il est toutefois important de souligner que, outre notre statut de chercheur, nous sommes des enseignants et nous nous devons avant tout d'être d'excellents pédagogues. Sans pédagogie, l'exercice est vide, nul. S'il y a résistance à transmettre d'un côté et/ou à recevoir de l'autre, il n'y aura pas transmission de savoirs et le bagage cognitif de l'étudiant* se ressentira d'une situation qui relève du domaine relationnel. Alors que les liens affectifs qui se créent entre enseignant et étudiants sont au contraire un stimulus pour les deux parties, d'une part à donner davantage de soi (bien souvent de son temps pour aider, conseiller, encourager ...) et de l'autre à être plus à l'écoute et à progresser. Le „maître” accessible, empathique descend de ses hautes sphères intellectuelles et retrouve une dimension humaine, celui de fil conducteur générationnel. L'étudiant relèvera très vite le flambeau, ayant trouvé un „modèle” sur lequel s'appuyer avant de voler de ses propres ailes et de découvrir, à son tour, que le métier de traducteur est dur, exigeant et parfois frustrant. Cette communication est le fruit de mon expérience personnelle au bout de 17 années de bons et loyaux services en L.E.A. à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA) en tant qu'hispaniste, 15 ans au Centre Régional de Formation Professionnelle des Avocats (CRFPA) et 10 ans dans le cadre du diplôme de Responsable en Logistique et Transports (RLT) au sein de la Formation Continue.

LA TRADUCTION: DÉFINITION

La différence linguistique et culturelle est le socle sur lequel repose le fait même de traduire. Mais il ne faut jamais perdre de vue sa finalité première: il est un pont jeté entre deux langues et deux cultures A et B et joue le rôle de médiateur entre deux „interlocuteurs” qui sans lui ne pourrait pas communiquer. Toutefois, la traduction peut avoir un enjeu précis, une intention spécifique, par exemple dans le domaine publicitaire où le but recherché est de vendre un produit, dans ce cas la traduction exigera une adaptation à une culture différente de celle du texte d'origine. La finalité de la traduction devra primer au-delà des problèmes purement linguistiques et donnera parfois lieu à une réécriture. En bref, on pourrait résumer la traduction en une

* Le L.E.A. à l'UPPA étant profilé *Traduction Interprétation* le terme d'étudiant équivaut ici à celui d'apprenant traducteur.

opération de communication entre deux textes dans laquelle intervient le traducteur, sujet doté d'une compétence traductrice, c'est-à-dire qu'il doit tout d'abord comprendre le texte d'origine (sens, intention ...) pour ensuite le reformuler dans une autre langue, le tout dans un contexte social déterminé et avec une finalité précise, ce qui demande un bagage cognitif important. Être *de nato* bilingue n'équivaut pas à être *de facto* traducteur. Les procédés techniques de traduction sont une aide précieuse qu'il faut acquérir que ce soit pour maîtriser les fondements de la langue générale ou de la langue de spécialité.

LES PROCÉDÉS TECHNIQUES DE TRADUCTION

La traduction qui existe en Occident depuis l'Antiquité a de tout temps engendré réflexions et bien souvent critiques. Elle va connaître son plein essor dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle et va donner lieu à une nouvelle matière: la traductologie.

D'après Vinay et Darbelnet (1958)¹ les procédés techniques de traduction sont essentiellement au nombre de sept: l'emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l'équivalence, l'adaptation. Un demi siècle plus tard Hurtado Albir² reprenant les apports de Delisle, Margot, Newmark, Taber et Nida, Vázquez Ayora ... propose onze techniques supplémentaires: l'élargissement du champ linguistique, l'ajout, la compensation, la compression linguistique, la création discursive, la description, l'élision, la généralisation, la particularisation, la substitution, la variation.

Il est clair que ces procédés techniques sont primordiaux au moment de passer à l'acte du traduire. Encore faut-il pouvoir avoir le bagage linguistique et culturel suffisant!

PALLIER LES PROBLÈMES LINGUISTIQUES

Lorsque nous demandons aux étudiants quels sont leurs problèmes quand ils découvrent un texte pour la première fois, ils sont unanimes pour répondre en cœur: le vocabulaire. Alors que souvent les fautes les plus graves relevées concernent la morphosyntaxe, le style et les éléments extralinguistiques (faits culturels, connotations ...) que nous étudions par la suite.

L'accent doit être mis avant tout sur l'étude de la grammaire, les verbes doivent être parfaitement maîtrisés ainsi que la structure morphosyntaxique et ce dans les différentes langues étudiées.

Il y a à l'heure actuelle un relâchement du niveau de la langue maternelle de tous les étudiants qu'ils soient français, espagnols, anglais, allemands³ ...non seulement ils ont un registre terminologique des plus réduits mais ils commettent nombre de vulgarismes et de barbarismes. C'est pourquoi il faut revenir à l'étude des affixes. La connaissance des préfixes et des suffixes d'origines grecque et latine non seulement est primordiale pour faciliter l'apprentissage lexicale au sein des langues romanes mais leur rôle dans les langues de spécialité est essentiel. Le grec et le latin sont les deux *langues de la science depuis plus de deux millénaires* pour l'angliciste

¹ VINAY, J.P., DARBELNET, J. 1958. *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, Paris: Didier.

² HURTADO ALBIR, Amparo. 2001. *Traducción y traductología*, Madrid: Cátedra.

³ Cf. Echanges Erasmus.

Henriette Walter,⁴ vérité que j'ai pu, en tant qu'hispaniste également illustrer dans une communication sur la traduction de termes médicaux⁵.

Le français malmené, il n'est donc malheureusement plus rare de rencontrer des étrangers parler plus correctement votre langue qu'un natif, sans parler qu'à l'écrit ils font souvent moins de fautes d'orthographe et sur ce point la mode des SMS y est peut-être pour beaucoup, sans oublier la première cause: le manque de lecture qui entraîne implacablement une perte dans la retenue de l'écriture. Et non seulement le français ne s'écrit pas comme il se prononce mais notre langue est codifiée selon des normes de respect ou de bienséance qui prend en compte l'âge de la personne à qui on s'adresse ainsi que son statut social ou professionnel. Ces différents niveaux de langue que nos apprenants traducteurs ont du mal à discerner et qui autrefois relevaient de l'éducation parentale mais qui désormais incombent aux enseignants du supérieur tout comme la façon de se présenter à un entretien d'embauche!

Cet approfondissement de sa propre langue va de pair avec l'apprentissage d'une ou plusieurs langues étrangères et la démarche est identique, plus complexe car aucune langue n'est le calque d'une autre et suivant une étude scalaire il va falloir gravir les échelons du „théoriquement correct” au style parfait, celui qu'un autochtone cultivé aurait eu. Cela passe par un travail de mémorisation (vocabulaire, combinaison de mots, expressions, collocations⁶ ...) et d'imprégnation de la lexiculture.

De plus, contrairement à ce que pensent nombre d'étudiants, passer du stade de traducteur à celui de traducteur spécialisé n'est pas plus difficile, paradoxalement cela peut être l'inverse. Ainsi une traduction juridique qui exige un cadre totalement codifié, une fois enregistré dans la mémoire finit par être plus „simple” qu'une traduction littéraire, une bande dessinée ou un livre d'histoire qui font souvent appel à des faits culturels, des jeux de mots, des sous-entendus ... Bien évidemment, au sein de la traduction spécialisée il existe une hiérarchie de difficultés selon les domaines et les sous domaines, de la même façon qu'un traducteur chevronné ne rencontrera pas les mêmes problèmes qu'un traducteur novice face à un même texte. D'aucuns peuvent le trouver très simple, car habitués à ce type de textes, là ou d'autres s'échinent. Le même phénomène se produit entre enseignant traducteur et apprenant traducteur. De même, ce qui est attractif n'est pas pour autant moins douloureux. Il est ainsi plus ardu de traduire des chansons (rimes ...) ou des sous-titres de films (nombre réduit de caractères ...) qu'une brochure administrative ou la notice d'un médicament.

La „peur” de nos étudiants face au terme „spécialisée” avoue un manque de culture et de connaissances extralinguistiques flagrant.

PALLIER LES PROBLÈMES EXTRALINGUISTIQUES

La méconnaissance voire l'ignorance culturelle est malheureusement notre lot de chaque jour et curieusement l'apprentissage des langues étrangères permet à nos étudiants de combler bien des lacunes concernant leur propre culture, d'élargir les frontières de leur „petit pays”. Sans un bagage culturel de poids, sans des connaissances poussées sur les différentes

⁴ WALTER, Henriette, 2001. *Honni soit qui mal y pense*, Paris: Robert Laffont.

⁵ BURON-BRUN, Bénédicte (de). 2003. « Surpoids et obésité: un mal des mots », *Les mots de la santé*, Université Lumière Lyon 2.

⁶ Cf. les études très intéressantes de SILVA, Raquel, COSTA, Rute, FERREIRA, Fátima, 2004. « Entre langue générale et langue de spécialité, une question de collocations » et de DECHAMPS, Christina, 2004. « Enseignement/Apprentissage des collocations d'une langue de spécialité à un public allophone: l'exemple de la langue juridique », *Ela*, Vocabulaires de spécialité et lexicographie d'apprentissage en langues cultures étrangères et maternelles, coordonné par Maria Teresa LINO, n° 135, Paris: Klincksieck – Didier Erudition.

civilisations, l'étudiant ne peut comprendre le rôle des langues, facteurs de dissensions et d'ententes, au sens politique du terme, depuis la nuit des temps. Et sans cette compréhension essentielle, l'apprenant ne peut prétendre au titre de traducteur, c'est-à-dire *médiateur* entre les langues.

Une méconnaissance de certaines conventions, de certains protocoles peut entraîner des problèmes diplomatiques graves (cf. domaines politique, économique ...). Il faut insister sur la responsabilité engagée par le traducteur dans son travail. Une traduction mal venue peut choquer, heurter les esprits et avoir des retombées calamiteuses (cf. domaines publicitaire, économique ...). Une traduction impropre voire erronée peut avoir de graves répercussions dans le domaine médical en particulier.

C'est pourquoi, de manière récurrente, revient la question, à savoir s'il est préférable d'être médecin et traducteur ou traducteur avec des connaissances médicales. La même remarque vaut pour tous les domaines spécialisés: juriste/traducteur, ingénieur/traducteur ... Il est clair que le travail en binôme, traducteur et spécialiste, reste la solution idéale surtout pour ce qui concerne la révision et la relecture en vue d'un contrôle de qualité optimal. Sur ce point, il est de notre devoir de démontrer que nous pouvons être et former d'excellents traducteurs ayant des bases solides dans des domaines extralinguistiques. C'est un métier à double, triple voire quadruple casquette. En plus de l'importance de la compétence documentaire, le traducteur doit également avoir des compétences en informatique, non seulement pour de possibles recherches d'informations mais il doit aussi rendre son travail exécuté selon des normes et des polices spécifiques déterminés par l'employeur et/ou le client (Word, Excell, Access, Dreamweaver, PowerPoint ...). Pour ce faire les outils et les moyens à notre portée sont multiples.

OUTILS ET MOYENS

Outre nos programmes d'études qui doivent intégrer des cours variés et ouverts sur le monde professionnel, il nous faut développer des échanges, que ce soit par un séjour dans une université étrangère ou par un stage en entreprise à l'étranger. C'est la meilleure façon de se faire l'oreille, d'acquérir des automatismes de langue et de percer ou du moins d'éveiller sa curiosité par rapport à des us et coutumes souvent bien différents de son pays d'origine. Sans pratique régulière, les langues s'oublient très vite et les médias aujourd'hui offrent de grandes possibilités pour entretenir ses acquis: la lecture (journaux, romans, revues scientifiques ...) mais aussi les supports audio-visuels (TV, radio, VHS, DVD ...) et bien sûr Internet.

Internet où l'on peut trouver d'excellentes choses comme de très mauvaises et qui doit nous pousser, nous enseignants, à renforcer l'esprit critique de nos étudiants, sans lequel l'utilité des outils documentaires s'amointrit. Afin de développer leur esprit critique face à une masse d'informations et de leur montrer combien il faut être exigeant pour obtenir une traduction de qualité, rien de plus pertinent que des cours de terminotique qui allient à la recherche terminologique, la maîtrise de l'informatique et de la recherche documentaire.

C'est un cours que nous avons créé il y a une dizaine d'années à Pau et qui bien que très lourd, tant pour les enseignants (deux enseignants de langues différentes, soit anglais/espagnol soit anglais/allemand ; un informaticien et un ingénieur de recherches) que pour les étudiants qui travaillent en binôme en Master 1 puis seuls en Master 2, est très riche et leur apporte technique, ordre, rigueur, discipline, maîtrise du temps (cf. cahier des charges) et une satisfaction finale immense face à ces fiches trilingues sous lesquelles le terme vedette est répertorié sous trois sources distinctes (terme, définition, contexte) afin d'obtenir une garantie maximale de l'usage du terme. Des fiches très complètes (synonyme, antonyme, hypéronyme, hyponyme, composition, phraséologie) sous lesquelles apparaissent de multiples notes (étymologique, historique, technique, économique, scientifique ...). Un travail de longue haleine

mais qui s'avère être une méthode efficace pour l'apprentissage de termes techniques et qui constitue une première leçon d'archivage du moins en M1.

Car sans glossaires, lexiques, dictionnaires et sans archives personnelles, il n'y a pas de traducteur efficace. Le facteur temps mérite d'être abordé avec les apprenants traducteurs. On peut ainsi les mettre en garde contre les traductions par écrasement, technique adoptée par de nombreux organismes (OCDE ...) qui exige mémoire et concentration et être dérangé (téléphone, visites ...) le moins possible pour un résultat efficace et de qualité. De même que la TAO, présentée par certains professionnels de l'informatique il y a quelques années comme la recette miracle, doit être étudiée bien que le fameux rapport Starr publié sur Internet en 1998 ait fait sortir de ses gonds plus d'un linguiste.

En effet, la TAO sous contrôle de l'homme peut faire gagner du temps (entre 20 et 40%) et donc de l'argent aux clients. Elle présente parfois un intérêt pour les schémas-types (étiquetage, brevets, contrats ...) tout comme certains actes notariés ou juridiques qui répondent à une spécificité culturelle et des normes rédactionnelles précises peuvent être décodés et encodés par un travail répétitif du cerveau humain.

Il serait également souhaitable que les enseignants cessent de dissocier l'enseignement de la version et du thème et qu'au contraire ils les associent pour une étude phraséologique et/ou morphosyntaxique. Les deux matières doivent s'entraider pour perfectionner le style et renforcer les automatismes de langue et ce de A vers B et de B vers A sans oublier la possibilité et la convenance de passer à une langue C et de „circuler” de A à C, de B à C et retour ou non à A, ou de C à A, de C à B et retour ou non à A. C'est une „gymnastique” qui permet d'étudier les structures collocationnelles. Comme le démontre Mel'čuk pour qui *le lexique et la grammaire sont nécessaires mais très loin d'être suffisants*⁷, ces structures fondamentales établissent la différence entre un locuteur natif et un locuteur non natif.

Il faut à l'intérieur du L.E.A. décroiser les matières et avoir une démarche pluridisciplinaire active. Le simple fait de travailler parfois sur le même texte d'origine dans deux langues étrangères différentes peut démontrer le bien-fondé de l'opération. L'étudiant prend conscience du processus linguistique, de l'échange de données socioculturelles et cela lui permet de développer son esprit critique face à un texte qui, traduit dans sa langue maternelle via une autre langue, comporte une erreur de structure ou des emprunts. Et ce n'est pas si rare que cela, les communications scientifiques se faisant en grande majorité en anglais, cette langue étant même prépondérante dans le domaine de l'informatique. Repasser par la structure anglaise ou américaine permettra une meilleure compréhension du texte pour ne pas dériver vers une autre traduction inexacte ou incorrecte.

Car comme le précise Isabel Desmet *l'absence d'isomorphisme entre les langues (même si elles sont apparentées), entre les cultures (même si elles sont proches), et entre les savoirs scientifiques et techniques (même s'ils tendent à l'internationalisation) conduit inévitablement à des équivalences ou à des correspondances imparfaites, voire à des vides notionnels et linguistiques*⁸. Et dans ce cas, c'est au traducteur de trouver une solution: calque ou équivalence avec ou non une glose explicative. En effet, le traducteur doit faire des choix tout comme il doit savoir trier, sélectionner les données afin de se constituer des archives documentées fiables, les dictionnaires spécialisés étant loin de répondre à tous les problèmes. Malgré les efforts méritants de certains terminologues depuis quelques courtes années, tous les chercheurs s'accordent à rappeler les carences des dictionnaires bilingues ou autres, surtout dans

⁷ MEL'ČUK, Igor, 2003. « Collocations dans le dictionnaire », *Les écarts culturels dans les dictionnaires bilingues*, sous la direction de Thomas SZENDE, Paris: Honoré Champion.

⁸ DESMET, Isabel, 2004. « Terminographie d'apprentissage et apprentissage de la terminographie: le dictionnaire électronique bilingue des contrats du commerce international (portugais-français et français-portugais) », *Ela*, n°135, Paris: Klincksieck- Didier-Erudition.

les domaines de spécialités (genre des termes non mentionné, multiplication de variantes, absence de contexte, de collocations ...)

Il faut donc au fil des années se constituer ses propres archives en glanant des informations dans les nombreux lexiques, glossaires, vocabulaires, dictionnaires et autres encyclopédies tout en restant très exigeant et vigilant quant aux sources. N'oublions pas que les pays francophones sont multiples avec des spécificités bien particulières (France, Afrique, Belgique, Canada, Suisse ...) tout comme les pays anglophones (Grande-Bretagne, Etats-Unis, Australie ...), hispanophones (Espagne, Amérique Latine ...) ...

Un dernier point serait à mentionner, celui de la déontologie. En effet, si le mot n'est jamais innocent, sa traduction ne l'est jamais non plus. Le traducteur non seulement est responsable de ses actes mais il s'est engagé moralement en acceptant sa profession à une conduite exemplaire qui passe par le respect des textes et de la pensée qu'ils reflètent et la confidentialité quant aux documents et aux clients. Un devoir de réserve qui n'est pas uniquement propre aux traducteurs assermentés. Ne perdons jamais de vue les conséquences parfois très graves que peut avoir une traduction erronée, nous l'avons souligné pour le domaine médical, il en est de même dans le domaine juridique ou technique. Des vies humaines peuvent être en jeu.

POLYVALENCE

De plus, le traducteur est un simple prestataire de services. Il doit donc coller à la réalité du terrain et répondre à la demande, c'est pour lui un enjeu professionnel et par conséquent économique. Parce que dans notre monde en mouvance perpétuelle, s'adapter est le mot-clé, car non seulement les sciences et techniques évoluent mais également la société et donc la langue qu'elle réfléchit, telle la lumière dans le miroir.

Une langue n'est jamais acquise pour l'éternité, elle évolue. Les termes vivent, s'éclipsent momentanément au gré des modes, peuvent retrouver leur splendeur passée ou vieillir et mourir à tout jamais. Sans oublier les virtualités polysémiques des mots et les néologismes qui répondent aux nouvelles exigences de la vie moderne même si *l'extension généralisée de nouvelles techniques se traduit par l'adoption d'une terminologie internationale, qui, avec des degrés d'assimilation divers et les variantes imposées par les systèmes phonétiques particuliers, est commune à beaucoup de pays*⁹, comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus.

Parallèlement, les découvertes techniques et scientifiques ne cessent de croître entraînant une masse de nouvelles données, certaines devenant de plus en plus pointues, que le cerveau doit mémoriser.

De plus, selon les milieux socioprofessionnels les types de traduction sont très variés et demandent des compétences différentes, le champ thématique exigeant du traducteur des connaissances extralinguistiques distinctes. Hormis la traduction purement littéraire (même si parfois on peut faire appel à un *leanien*) citons à l'écrit: la traduction administrative, audiovisuelle, économique, informatique, journalistique, juridique, médicale, publicitaire, religieuse, scientifique, technique ... Le tout recouvrant encyclopédies, glossaires, lexiques, vocabulaires, rapports, brevets, licences, brochures, notices ou manuels d'instructions, examens, diplômes, lois, décrets, normes, règlements, contrats, actes notariés (testaments ...), actes de naissance/décès, plaintes, lettres de réclamation, jugements, sentences, sous-titres de films, documentaires, slogans publicitaires ou politiques, programmes informatiques, produits multimédia, chansons ...

Ces catégories ne sont en aucune façon fermées et empiètent souvent les unes sur les autres, ainsi les traductions de brevets relèvent aussi bien du domaine technique que scientifique

⁹ BELOT, Albert, 1988. « Les mots dans le vent de l'espagnol d'aujourd'hui », *Les langues néo-latines*, n°265.

ou juridique. Mais n'oublions pas non plus la traduction orale: interprétation simultanée, consécutive, de conférence, doublage de films ... Le métier de traducteur interprète nécessitant l'apprentissage de techniques de concentration (travail en cabine, mise en situation ...), de compréhension et de prononciation (travail de l'oreille face aux multiples accents ...) et de communication (relations publiques ...).

Afin de préparer les apprenants-traducteurs à une profession qui leur permettra de vivre, le „maître” d'aujourd'hui se doit donc d'être polyvalent. En France, les habilitations sont délivrées pour les L.E.A. en fonction de la demande du marché de la Région dont dépend chaque université ce qui d'une part permet d'éviter une certaine concurrence entre les petites, moyennes et grandes universités et la diversité des moyens financiers qui l'accompagne et, d'autre part, que tous les L.E.A. de France offrent des enseignements divers et variés. Ainsi à une époque beaucoup se sont battus pour obtenir la mention *Tourisme*, désormais c'est plutôt celle de *Affaires et Commerce* qui aurait la vedette. Ce changement traduit bien l'évolution du marché mais aussi la volonté des enseignants à former des étudiants pouvant intégrer la vie active. C'est d'ailleurs ce côté professionnalisant qui attire les jeunes vers notre filière au détriment des LLCE. Ainsi à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour nous avons été habilité tout au début avec la mention *Pétrochimie* avant de passer à *Agro-alimentaire* et *Biotechnologies* ce qui correspond au profil de la Région Aquitaine et au bassin d'emplois. En 2004 l'Université a adopté la réforme du LMD et la mention est devenue celle du M2 (ex DESS) *Traduction et documentation techniques et scientifiques*. Une mention plus ouverte qui nous permet à nous enseignants de répondre à la demande des apprenants-traducteurs qui cherchent une formation en vue déjà d'un marché bien précis.

La polyvalence étant de mise il faut donc „se spécialiser” dans un ou deux domaines de prédilection, non seulement pour répondre à la demande du marché et à un moment spécifique donné mais également parce que le traducteur n'est pas et ne sera jamais „une machine à traduire”, un simple robot perfectionné.

Il est évident qu'il est impossible de tout faire même si au cours de la formation nous pouvons „distiller” un contrat bancaire, un testament, un acte de naissance, une notice de médicament, un brevet, un décret-loi ou un contrat de remplacement en exercice libéral ... Certains domaines étant plus codés que d'autres, nous pouvons établir certains schémas-types mais paradoxalement ce sont des textes sur lesquels nos étudiants „accrochent” mal, les jugeant trop rébarbatifs. Il faut donc varier et offrir toutes les facettes possibles, sans prétendre toutefois idéaliser le métier, mais sans non plus noircir le tableau, afin de ne pas les décourager dès le premier écueil. La traduction d'une BD ou d'une annonce publicitaire amusante suffit parfois à casser le rythme et à repartir sur des bases sereines.

C'est à l'enseignant de „jauger” et selon les promotions de graduer difficultés et exigences scientifiques. La présentation, la qualité du travail et des recherches doivent toujours être exemplaires. Le stage en entreprise ou dans un cabinet de traductions complètera leur formation. Là ils devront faire preuve de souplesse et s'adapter aux exigences des clients, de leur employeur et bien souvent passer de très longues heures de veille seuls face à leur ordinateur. Nombreux sont ceux qui supporteront mal le travail en solitude et comprendront que le *free-lance* n'est peut-être pas, pour eux, la meilleure solution. D'autres renonceront tout simplement face au poids de la tâche.

Ne nous faisons pas d'illusion si la filière L.E.A. est une très bonne formation, en ce qui concerne la traduction spécialisée elle n'est que le stade embryonnaire du métier de traducteur. L'étudiant diplômé, armé de bases solides, va se forger au cours des nombreuses années de pratique qui l'attendent. Et cette polyvalence, exigée par notre société en ébullition, et qui pourrait sembler un handicap pour certains, par une surcharge considérable de travail, lui donne la possibilité de ne pas ressentir de lassitude, un phénomène caractéristique des travaux à répétition, et de continuer à s'enrichir personnellement, ce qui aura des retombées positives sur la qualité du travail accompli et sur l'épanouissement de la personne humaine.

Et la boucle se referme sur elle-même. L'apprenant-traducteur peut affronter le marché du travail en toutes connaissances de causes, quant au „maître”, quel n'est pas son bonheur de voir que ses étudiants lui emboîtent le pas. Car être enseignant-traducteur c'est avant tout aimer la langue et aimer la communication, c'est-à-dire dresser des passerelles entre les hommes. Il est un travailleur de l'ombre dont le rôle est essentiel, sans lui le message est interrompu, le silence s'appesantit et l'incompréhension s'installe. En fait ce n'est pas un métier, c'est une vocation. Quand on l'embrasse on en devient l'esclave mais la satisfaction d'une bonne traduction au bout de vingt ans d'exercice vaut bien tous les sacrifices.